

hypersensible qui ne peut goûter aucune jouissance sans songer à sa fragilité, et sans la transfigurer en sa réalité négative, le péché. À partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, le poète tomba dans un oubli total jusqu'à sa découverte, de nos jours, par un érudit anglais, Alan Boase, puis par Thierry Maulnier et Marcel Arland.

JACQUES PATRY.

RÉF. : Marcel Arland, *L'Œuvre poétique de Jean de Sponde*, Paris, 1943. — F. Ruchon et Alan Boase, *La Vie et l'œuvre de Jean de Sponde*, Genève, 1949. — A. Boase, *Vie de Jean de Sponde*, Genève, 1977; *Œuvres littéraires*, éd. A. Boase, Genève, 1978. — J. Rieu, *Jean de Sponde*, 1987.

**STAËL-HOLSTEIN Anne-Louise Germaine Necker, baronne de.** Romancière, essayiste. Née et morte à Paris (22 avril 1766-13 juillet 1817). Fille du banquier Necker, ministre de Louis XVI, elle passe son enfance dans un milieu intelligent, modéré, grave par le fond mais singulièrement mondain et ambiteux. Elle brille dans le salon de sa mère où fréquentent Buffon, Marmontel, Grimm, Gibbon. Elle écrit des nouvelles et un drame, *Sophie ou les Sentiments secrets* (1786), dont la vive imagination compense les maladroites. À vingt ans, elle épouse l'ambassadeur de Suède à la cour de France, le baron de Staël-Holstein, de dix-sept ans son aîné. On a dit de la vie de Mme de Staël qu'elle constituait le meilleur de ses romans. De fait le rôle qu'elle joue, toute jeune mariée, dans son salon de la rue du Bac, le rayonnement qu'elle exerce à Coppet, l'exil auquel elle est contrainte, ses voyages en Allemagne, en Italie et en Russie, sa liaison mouvementée avec Benjamin Constant, sa fréquentation des plus beaux esprits de l'époque, lui donnent un prestige qui dépasse de beaucoup son œuvre même. Elle est attachée aux préoccupations politiques de son temps. J.-J. Rousseau a été son maître; il reste son inspirateur et elle lui consacre son premier ouvrage important. Aussi accueille-t-elle avec joie la Révolution. Espère-t-elle y jouer un rôle? C'est vraisemblable, puisqu'elle proposera à Montmorin un plan d'évasion du roi et qu'elle aura suffisamment d'influence pour faire donner le portefeuille des Relations extérieures à Talleyrand. Il le paya d'ailleurs de la plus totale ingratitude, et elle se vengea plaisamment en le peignant sous les traits d'une vieille dame sèche, coquette et égoïste dans *Delphine* (1802). Pourtant, la situation de Mme de Staël à Paris devient intenable: repoussée par les républicains, elle se pose en égérie de la monarchie constitutionnelle et s'attire les sarcasmes de la noblesse; effrayée par les massacres de septembre 1792, elle fuit, avec son mari, Paris pour la Suède, puis rejoint son père à Coppet. Le gouvernement modéré de 1794 la rassure; elle revient à Paris et un grand changement s'opère en elle: sa générosité, son sens élevé de la justice et sa commiseration profonde s'épanouissent. Son mariage n'a pas été heureux mais, considérant la réalité qui l'entoure, elle

dépasse son propre personnage. Du reste, elle vise à la gloire; elle ne s'en cache pas et, usant de toute son influence, elle exalte de plus en plus le libéralisme, au moment où le 18 Brumaire (novembre 1799) va mettre fin à son crédit: la nouvelle scène politique ne réserve pas de place aux femmes. Son salon devient le rendez-vous des mécontents; le pouvoir s'inquiète; Bonaparte se méfie; Fouché prévient Mme de Staël qui n'en tient aucun compte; elle est préoccupée par son livre: *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* (1800), qui est unanimement critiqué. Seul Chateaubriand prend sa défense. De là date leur amitié. Opposés par le talent, les deux écrivains se retrouvent sur tous les autres plans.

1802 est une date importante pour Mme de Staël. C'est l'année où meurt son mari et celle où paraît *Delphine*. Le libéralisme foncier et tenace du livre augmente l'inquiétude du pouvoir. L'ouvrage de Necker: *Dernières vues de politique et de finance*, auquel on présumait qu'elle avait collaboré, est une occasion pour le gouvernement d'imposer à Mme de Staël, en 1803, une résidence à quarante lieues de Paris. C'est ainsi qu'elle devient grande voyageuse. L'hostilité de Napoléon lui vaut une notoriété certaine et lui attire des sympathies nouvelles. Benjamin Constant l'accompagnera en Allemagne et en Italie. Elle s'enthousiasme pour Goethe et pour Schiller, séduits eux-mêmes par cet esprit avide de tout comprendre. Après avoir reçu un accueil ému par la cour de Prusse en 1804, elle est rappelée en Suisse par la mort de son père. Dès lors, elle y tient une espèce de cour qui a une grande célébrité sous l'Empire. Les habitués y sont Benjamin Constant, August Wilhelm von Schlegel, Sabran, Sismondi, Bonstetten, les barons de Voigt, de Balk, etc. Chaque année y reviennent Mathieu de Montmorency, Prosper de Barante, le prince Auguste de Prusse, Mme Récamier, une foule de gens du monde, de connaissances d'Allemagne et de Genève. On imagine l'ombrage que Napoléon pouvait prendre de ce succès et qu'il ait composé ou, plus vraisemblablement, fait composer une critique sévère de *Corinne ou l'Italie* (\*) (1807), qui devint le livre par excellence de l'idéal et de l'amour pour toute une génération romantique. Ne se sentant plus en sécurité à Coppet, Mme de Staël retourne en Allemagne en 1808. De Vienne, elle demande à Talleyrand d'intervenir pour que lui soient remboursés deux millions prêtés par Necker à Louis XVI. Napoléon fait la sourde oreille. La première partie du traité *De l'Allemagne* (\*) étant achevée, Mme de Staël vient incognito à Paris pour la publication. Fouché a vent de l'affaire, fait saisir l'édition entière et détruire les deux mille exemplaires prêts à figurer dans le commerce. L'œuvre la plus célèbre de Mme de Staël paraîtra à Londres trois ans plus tard (1813). En attendant, on assigne à l'auteur la résidence forcée de Coppet avec interdiction de s'en écarter de plus de deux lieues et, preuve

du sérieux de cette mesure coercitive, on écrit à Schlegel en lui interdisant de revoir Mme de Staël; on exile Mme Récamier et Mathieu de Montmorency pour avoir été ses hôtes. Mme de Staël traverse alors une période cruelle. Affectée des mesures prises par Fouché, l'âge l'assombrit. Elle a horreur de vieillir et tout lui devient âpre. Pourtant, en 1811, elle épouse un jeune officier suisse, M. de Rocca. L'année suivante, elle réussit à s'enfuir à Saint-Petersbourg, puis en Suède et en Angleterre. Partout, elle tente de stimuler l'ardeur des ennemis de Napoléon. À Londres, elle rencontre le futur Louis XVIII, en qui elle veut voir l'homme capable de réaliser la monarchie constitutionnelle dont elle rêve. Mais elle présente la désastreuse influence que vont avoir sur le roi les émigrés arrogants et butés: « Ils perdront les Bourbon », dit-elle. À la Restauration, elle se fixe définitivement en France: Devant les exigences contradictoires des partis, elle prône les ménagements et la prudence. Les divergences d'opinion se déclarent dans son entourage: les amitiés se relâchent autour d'elle et elle éprouve un profond découragement. Elle court à Pise en 1816 soigner M. de Rocca malade, mais, atteinte elle-même d'un « mal incurable », elle regagne Paris et y meurt. Son corps est enterré à Coppet. Son œuvre comporte, outre les titres déjà cités: des essais de morale: *De l'influence des passions sur le bonheur des individus* (1796); *Réflexions sur le suicide* (1812); des romans; des écrits politiques: *Réflexions sur le procès de la reine* (1793); *Du caractère de M. Necker et de sa vie privée* (1804); *Dix années d'exil* (1821); *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française* (1817); des critiques littéraires: *Lettres sur le caractère et les écrits de Jean-Jacques Rousseau* (1788); *Essai sur les fictions* (1795).

DOMINIQUE RENARDET.

♦ « C'est un être à part, un être supérieur tel qu'il s'en rencontre peut-être un par siècle, et tel que ceux qui l'approchent, le connaissent et sont ses amis, doivent ne pas exiger d'autre bonheur. » Benjamin Constant. ♦ « Son naturel et son sentiment valent mieux que sa métaphysique et sa belle intelligence touche à la puissance du génie. » Schiller, 1803. ♦ « Il faut reconnaître, après tout, que c'est une femme d'un très grand talent, fort distinguée, et de beaucoup d'esprit; elle restera. » Napoléon. ♦ « Je ne connais pas de tête aussi complètement pervertie; c'est l'opération infaillible de la philosophie moderne sur toute femme quelconque; mais le cœur n'est pas mauvais du tout; à cet égard, on lui a fait tort. Quant à l'esprit, elle en a prodigieusement, surtout lorsqu'elle ne cherche pas à en avoir. » Joseph de Maistre. ♦ « ... la femme la plus extraordinaire qu'on vit jamais, elle qui mena la conversation française et porta au plus haut degré de perfection l'art brillant de l'improvisation sur quelque sujet que ce fut... » Stendhal, 1824. ♦ « Elle s'était échauffée en France et vint apaiser en Allemagne son cœur bouillant et embrasé. Le chaste souffle des poètes la calma, la fraîcheur de la métaphysique lui fit du bien, l'Allemagne lui apparut comme un nébuleux pays d'esprits où des hommes sans corps et toute vertu se promènent sur des champs de neige. » Heinrich Heine.

RÉF. : Sainte-Beuve, *Nouveaux lundis*, t. II, Paris, 1866. — Lady Blennerhassett, *Mme de Staël et son temps*, trad., 3 vol., Paris, 1890. — A. Sorel, *Mme de Staël*, Paris, 1890. — Dejob, *Mme de Staël et l'Italie*, Paris, 1890. — É. Faguet, *Politiques et Moralistes du XIX<sup>e</sup> siècle*, 1<sup>re</sup> série, Paris, 1891. — F. Elion, *Les Idées philosophiques et religieuses de Mme de Staël*, Mâcon, 1911. — M. L. Pailleron, *Mme de Staël*, Paris, 1931. — Mme de Pange, *Mme de Staël et la découverte de l'Allemagne*, Maltère, 1929; *A.-G. Schlegel et Mme de Staël*, Paris, 1938. — P. de Lacroix, *Mme de Staël et les hommes*, Paris, 1939. — M. Levailant, *Une amitié littéraire: Mme de Staël et Mme Récamier*, Paris, 1956. — J. Balayé, *Les Carnets de Mme de Staël, contribution à la genèse de ses œuvres*, Genève, 1971; *Mme de Staël, Lumières et Liberté*, Paris, 1979. — G. de Diesbach, *Mme de Staël*, Paris, 1983. — Actes des colloques de Coppet, *Cahiers staëliens*, Lausanne, Institut B. Constant, Paris, 1988.

**Stance.** Emprunté à l'italien *stanza* au XVI<sup>e</sup> siècle, ce terme désigne, jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, la strophe en général. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, il est parfois synonyme de *ode*. S'il a fait place généralement, aujourd'hui, à *strophe*, il peut garder cependant le sens spécifique d'une strophe au sujet lyrique ou religieux.

CHRISTIAN DOUMET.

**STAROBINSKI Jean.** Critique et écrivain suisse. Né à Genève le 17 novembre 1920. Jean Starobinski a suivi une double formation, de lettres et de médecine, puis a été professeur à l'université de Genève. A part un séjour aux États-Unis de 1953 à 1956, il a toujours vécu à Genève. Président des Rencontres internationales de Genève depuis 1964, figure marquante de la vie intellectuelle de cette ville, il est le représentant le plus éminent de ces critiques qu'on désigne parfois du nom d'« École de Genève » (Marcel Raymond, Jean Rousset, Albert Béguin, Georges Poulet), quoique eux-mêmes ne se soient jamais réclamés d'aucune « école », mais plutôt d'une même exigence intellectuelle et d'une affinité spirituelle et esthétique. Proche des écrivains et des artistes — Pierre Jean Jouve, Yves Bonnefoy, Michel Butor, Alberto Giacometti, Claude Garache —, il a su leur accorder son attention, leur ouvrant notamment les collections de l'éditeur d'art Albert Skira, avec lequel il a collaboré à plusieurs reprises. Son œuvre, consacrée par la reconnaissance universitaire et par de nombreux prix internationaux, est organisée par quelques grands axes. La critique littéraire d'abord, marquée par deux ouvrages: *Jean-Jacques Rousseau. La transparence et l'obstacle* (1957), et *Montaigne en mouvement* (1982). Bien d'autres écrivains ont été l'objet d'analyses brillantes: Montesquieu, Diderot, Stendhal, Baudelaire... Le critique affectionne également les longues perspectives historiques à partir d'un thème ou d'un problème: ainsi du discours flatteur ou du masque, du « téléphisme » (*Le Remède dans le mal*, 1989), de la folie, à l'occasion de laquelle sont rapprochés un texte biblique, un passage de l'*Iliade* et un tableau de Füssli (*Trois fureurs*, 1974), ou encore de la

journée qui donne lieu à une vaste enquête littéraire, historique et anthropologique. L'histoire des idées, qui devient une histoire de la culture, des formes et des mentalités, constitue le deuxième axe de l'œuvre. Le travail de Starobinski prend appui sur les représentations concrètes — textuelles, plastiques, architecturales ; les « idées », les « sensibilités », les « mentalités » ne se séparent jamais, pour lui, des œuvres où elles se sont réalisées, ni des contextes où elles prennent sens. Les livres importants sont ici *L'Invention de la liberté* (1964) ; *1789 : les emblèmes de la Raison* (1973) ; et *Portrait de l'artiste en saltimbanque* (1970). Des études nombreuses montrent un intérêt persistant pour l'histoire de la mélancolie. Enfin, troisième perspective, la réflexion sur l'interprétation tient une place centrale dans deux ouvrages : *La Relation critique* (1970) et *Les Mots sous les mots* (1971), où Starobinski publie les recherches inédites menées par Ferdinand de Saussure sur les anagrammes, exemplaire échec de l'interprétation érudite. D'autres ouvertures sont présentes dans son œuvre (l'histoire de la médecine, la réflexion sur les sciences humaines, la stylistique...), qui s'affirme comme une vaste entreprise de savant et d'écrivain.

La pensée à la fois ferme et subtile de Starobinski est toujours historique et philologique à son départ : soucieuse de construire un objet dans sa différence, comme trace d'une altérité qui s'est exprimée dans un temps donné et selon des formes analysables, qui a répondu aux questions posées à son époque et s'est réalisée en prenant possession de configurations esthétiques existantes pour les confirmer ou les bouleverser. S'il prend soin de ne jamais s'enfermer dans le solipsisme, Starobinski n'esquive pas le « pour moi » de l'interprète, et conçoit son travail comme une interrogation adressée à partir d'un souci qui lui est propre. L'enquête et le savoir sont ainsi doublement incarnés : parce qu'ils éclairent une altérité rendue opaque par le temps et parce qu'ils se représentent eux-mêmes comme acte d'un sujet historique. L'écriture de ce savoir, qui définit chez Starobinski l'art de l'essai, est toujours, selon une notion qu'il privilégie, relation. Il peut ainsi s'appropriier sans allégeance plusieurs approches, venues de la phénoménologie de la psychanalyse ou de la psychologie, de la critique existentielle, de la thématique de l'imaginaire ou de la rhétorique. Mais le but ultime de ses recherches est toujours, dans une acception large du terme, anthropologique. S'il a trouvé dans les textes littéraires son domaine de prédilection, il a su aussi inscrire la littérature dans la mouvance plus large des représentations symboliques. Attentive à contrôler la validité de ses démarches, à éviter de durcir la pensée en système, cette œuvre est aimantée par une double universalité : une compréhension ouverte, toujours plus englobante, et une exi-

gence d'approfondissement de ses motivations et de ses buts.

CLAUDE REICHLER

**Stèles.** Recueil de poèmes de Victor Segalen (1878-1919), médecin de la marine, sinologue, archéologue, romancier et par-dessus tout poète. *Stèles*, publié en 1912 et 1914, apparaît extérieurement et intérieurement comme un recueil chinois d'estampages. Sur chaque page est tracé un rectangle feignant d'être la table de pierre portant l'inscription. La préface, sous le couvert d'une monographie de la stèle de pierre chinoise, présente en réalité dans une prose magnifique un véritable art poétique. À Jules de Gaultier il déclare : « ... aucune de ces proses dites *Stèles* n'est une traduction, quelques-unes, rares, à peine une adaptation. » À son ami Manceron il écrit : « ... tout le livre dans lequel le transfert de l'empire de Chine à l'empire du soi-même est constant [...] C'est seulement de m'exprimer que j'ai tenté là-dedans. » Voilà qui corrobore l'affirmation dans la préface que la stèle est « jour de connaissance au fond de soi ». La feinte chinoise est observée dans la composition du recueil : les stèles sont réparties selon les cinq directions de l'espace avec celle typiquement chinoise du Milieu qui, du coup, prend chez Segalen une importance capitale. Il y ajoute celle « du bord du chemin », inventée pour la circonstance, qui lui permet de transcrire son expérience de voyageur dans l'immense continent chinois. Au Midi sont groupées les stèles exprimant les sentiments du poète à l'égard de la Cité : religions, politique, mort ; au Nord les stèles dont l'amitié est le sujet ; à l'Orient celles de l'amour ; à l'Occident celles qui célèbrent la guerre avec son cortège de cruautés et d'héroïsme mongol et nietzschéen ; parmi les stèles « du bord du chemin », « Conseils au bon voyageur » est à la fois le fruit de l'expérience et une leçon d'éthique et d'esthétique : « Ne crois pas à la vertu d'une vertu durable : romps-la de quelque forte épice qui brûle et mord et donne un goût même à la fadeur. / Ainsi, sans arrêt ni faux pas, sans licol et sans étale, sans mérites ni peines, tu parviendras, non point, ami, au marais des joies immortelles, / Mais aux remous pleins d'ivresses du grand fleuve Diversité. »

C'est surtout dans la direction du Milieu que se trouvent les plus belles et les plus secrètes des stèles. « Cité violette interdite » évoque la citadelle intérieure du poète : « ... Je ne la décris pas ; je ne la livre pas ; j'y accède par des voies inconnues... » La stèle « Éloge et pouvoir de l'absence » rappelle en apparence des manies de l'empereur Che-houang, mais elle suggère aussi par des tournures qui font penser aux procédés de la théologie négative, l'Être, réalité ontologique suprême, que tous les écrits de Segalen déplorent de ne pouvoir atteindre et décrire. C'est que la figure de rhétorique favorite du poète, comme il l'affirme dans la stèle longtemps inédite « De la composition », est l'allégorie : « Mais pour l'allégorie, — oh !

tous les possibles sont permis : voici la peau qu'on assouplit, le parfum qui réveille, le son magique roulant ses fanfares jusqu'aux échos des nues. / Voici, d'un seul coup — sans grossières machines — deux profonds volets (créneaux) qui s'ébrasent, et, le temps d'un mot, ouvrent les marches d'arrière-monde. » L'allégorie est prise dans un sens très large, dans son sens étymologique qui est de dire autre chose, autre chose que ce qu'on veut dire et surtout qu'on peut dire. Ainsi se trouve rempli le programme suggéré dans la première stèle, « Sans marque de règne » : « Attentif à ce qui n'a pas été dit ; soumis par ce qui n'est point promulgué ; prosterné vers ce qui ne fut pas encore. / Je consacre ma joie et ma vie et ma piété à dénoncer des règnes sans années, des dynasties sans avènements, des noms sans personnes, des personnes sans noms. / Tout ce que le Souverain-Ciel englobe et que l'homme ne réalise pas. » « Inspecter l'invisible et entendre l'inouï », disait Rimbaud. On voit que Segalen se rattache à la lignée royale inaugurée par Baudelaire, celle de Mallarmé, Rimbaud, des grands poètes de l'ombre et des voleurs de feu consumés par la tentation de l'absolu.

H. B.

**STENDHAL** (pseud. de Marie-Henri Beyle). Romancier, essayiste. Né à Grenoble le 23 janvier 1783, mort à Paris le 23 mars 1842. Sa famille appartient à la bourgeoisie aisée : son grand-père maternel, Henri Gagnon, est médecin — et les Beyle ont la charge de procureur au parlement de Grenoble. Le petit Henri n'a pas sept ans lorsque disparaît sa mère, Henriette Gagnon, pour laquelle il éprouve une tendresse passionnée. Il ne pardonnera pas à son père, Chérubin Beyle, et à sa tante Séraphie d'être, à sa place, les témoins et les protecteurs de son enfance : il ressent à leur égard une antipathie violente, qu'il étend aux idées respectables qu'ils représentent, dans l'ordre politique et religieux, ainsi qu'au décor provincial de son enfance : Grenoble. Mais cette animosité est le fait d'une âme sensible, privée de la présence maternelle : et on le voit bien à l'affection qu'il voue à son grand-père Henri Gagnon et à sa sœur Pauline. La *Vie de Henry Brulard*, son autobiographie, retrace cette enfance, partagée entre le besoin de la tendresse et une haine cyniquement avouée, entre l'opposition systématique à tout ce que lui propose le milieu familial et, déjà, l'ambition tenace d'un avenir différent. Prenant le contre-pied des sentiments royalistes de son père, Henri se sent républicain, patriote, applaudit en secret à l'exécution du roi, et se réjouit même de l'arrestation (de brève durée) de son propre père. Un précepteur détesté, l'abbé Raillane, fait de lui un adversaire résolu de l'Église et de la religion.

En 1796, le jeune Beyle suit les cours de l'École centrale de Grenoble. En même temps, il s'éveille à l'amour qui sera, nous dit-il, la principale affaire de sa vie : l'arrivée au théâtre

de la ville de l'actrice Virginie Kubly lui inspire ses premiers émois. À l'issue de sa troisième année d'études, en 1799, il obtient brillamment un premier prix de mathématiques, et il s'aperçoit que les mathématiques — qui répondent d'ailleurs à son goût instinctif d'analyse et de logique — peuvent lui donner le moyen de fuir Grenoble et de monter à Paris, seule ville à la hauteur de ses ambitions. Le 10 novembre, il arrive dans la capitale avec l'intention de se présenter au concours de l'École polytechnique. Mais, pris de mélancolie — il trouve désolant un paysage sans montagnes —, il tombe malade et renonce au concours. Pierre Daru, son parent et son protecteur, le fait travailler sous ses ordres au ministère de la Guerre. Le 7 mai 1800, Beyle quitte Paris pour l'Italie, où il sera nommé sous-lieutenant de cavalerie. Il reconnaît d'emblée dans l'Italie sa patrie d'élection. *Le Mariage secret* de Cimara, entendu dès les premiers jours, sera pour lui la révélation de la musique. Milan, surtout, l'enchanté — dont il se considère désormais comme le citoyen, « milanese ». Mais la carrière militaire qui le promène à travers la péninsule, comme aide de camp du général Michaud, l'ennuie fort. En décembre 1801, il obtient un congé de convalescence, part pour Grenoble, qu'il quitte bientôt pour Paris, à la suite de Victorine Mounier dont il est devenu amoureux. Il donne sa démission de sous-lieutenant — et il mène à Paris cette vie de liberté, de loisirs, d'intrigues amoureuses, de soirées dans les salons et dans les théâtres qui fera toujours son bonheur. Après Victorine Mounier, Adèle Rebuffet, Mme Rebuffet, l'actrice Mlle Duchesnois fixent son cœur momentanément. Il a des ambitions sociales : il veut faire fortune par le commerce et par la banque. Il a surtout des goûts et des ambitions littéraires : il lit Destutt de Tracy et les idéologues, il entreprend de se mieux connaître en tenant son journal, il veut enfin écrire « des comédies comme Molière ».

Il rencontre Mélanie Guilbert, une jeune actrice, dont il devient amoureux. Il la suit à Marseille où elle vient d'obtenir un engagement. De juillet à fin décembre 1805, c'est — à Marseille — une lune de miel, cependant que Beyle travaille chez un épicière exportateur. En 1806, Mélanie quitte Marseille, et c'est la rupture. De retour à Paris, Beyle fait sa cour à ses cousins Daru. Grâce à leur protection, il trouve du service dans l'Intendance, et suit l'armée, en Allemagne. Alors commence cette vie errante qui lui permettra de vivre dans le sillage de son héros, Napoléon, et surtout d'acquiescer une incomparable expérience humaine : expérience de soi au contact des autres, épreuve de soi dans l'action. La petite ville allemande de Stendal lui fournit celui de ses nombreux pseudonymes auquel il finira par attacher sa gloire. Comme adjoint aux commissaires des guerres, il voit la bataille d'Iéna et l'« entrée triomphale » de l'empereur à Berlin. À Brunswick, de 1806 à 1808, il étudie